

Philippe Djian
2030



2030

Philippe
Djian

Un matin, Greg tombe sur un reportage vieux de dix ans sur le combat, en 2019, de « la jeune femme aux nattes ». Lui se sent pris en étau entre Anton, son beau-frère, pour qui il vient de falsifier les résultats d'une étude sur un pesticide, et Lucie, sa nièce, engagée dans une lutte écologique. Quand elle lui présente Véra, sa vision du monde s'en trouve ébranlée.

Six personnages se croisent dans ce roman de légère anticipation. Que s'est-il passé pour qu'en dix ans le monde poursuive son travail de dégradation ? Est-ce par paresse, impuissance ou égoïsme que les membres de cette famille ont laissé s'abîmer leurs vies et le monde qu'ils habitent ?

Philippe Djian est l'auteur de plus d'une trentaine de romans, parmi lesquels Impardonnables (prix Jean-Freustié), Oh... (prix Interallié), Chéri-Chéri, Marlène (Gallimard, 2009, 2012, 2014, 2017). Plusieurs d'entre eux ont été adaptés au cinéma.

Flammarion

2030

DU MÊME AUTEUR

Romans

- Bleu comme l'enfer*, B.F.B., 1982 ; J'ai lu n° 1971.
Zone érogène, Bernard Barrault, 1984 ; J'ai lu n° 2062.
37°2 le matin, Bernard Barrault, 1985 ; J'ai lu n° 1951.
Maudit manège, Bernard Barrault, 1986 ; J'ai lu n° 2167.
Échine, Bernard Barrault, 1988 ; J'ai lu n° 2658.
Lent dehors, Bernard Barrault, 1991 ; Folio n° 2437.
Sotos, Gallimard, 1993 ; Folio n° 2708.
Assassins, Gallimard, 1994 ; Folio n° 2845.
Criminels, Gallimard, 1997 ; Folio n° 3135.
Sainte-Bob, Gallimard, 1998 ; Folio n° 3324.
Vers chez les blancs, Gallimard, 2000 ; Folio n° 3574.
Ça, c'est un baiser, Gallimard, 2002 ; Folio n° 4027.
Frictions, Gallimard, 2003 ; Folio n° 4178.
Impuretés, Gallimard, 2005 ; Folio n° 4400.
Doggy bag, Julliard, 2005-2008.
Impardonnables, Gallimard, 2009 ; Folio n° 5075.
Incidences, Gallimard, 2010 ; Folio n° 5303.
Vengeances, Gallimard, 2011 ; Folio n° 5490.
« *Oh...* », Gallimard, 2012 ; Folio n° 5704.
Love song, Gallimard, 2013 ; Folio n° 5911.
Chéri-Chéri, Gallimard, 2014 ; Folio n° 6098.
Dispersez-vous, ralliez-vous !, Gallimard, 2016 ; Folio n° 6293.
Marlène, Gallimard, 2017 ; Folio n° 6537.
À l'aube, Gallimard, 2018 ; Folio n° 6671.
Les Inévitables, Gallimard, 2019.

Récit

- Ardoise*, Julliard, 2001.

(La suite en fin d'ouvrage)

Philippe Djian

2030

roman

Flammarion

© Philippe Djian et Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0815-1773-8

Pour la première fois – et Dieu sait qu’il n’était pas d’une nature belliqueuse et ne s’était jamais ouvertement révolté contre les pratiques de son beau-frère –, il défia celui-ci du regard et faillit lui balancer tout le paquet de feuilles à la figure. Il hésita un instant puis il ouvrit la main et laissa tout tomber à leurs pieds, sans un mot. Après quoi il sortit du bureau en claquant la porte. Il traversa l’accueil encore tremblant de rage, à peine salua-t-il le vigile et son chien-loup endormi entre ses jambes.

Il avait toujours su qu’Anton était une belle crapule, que le laboratoire qui portait son nom ne s’embarrassait plus guère de probité ni d’éthique.

Il faisait déjà nuit mais la chaleur demeurait étouffante. On ne pouvait s’empêcher de grimacer en quittant l’air climatisé. Il récupéra sa voiture sur le parking que bordaient de jeunes arbres aux feuilles rabougries par le manque d’eau. Il aurait

aimé pouvoir vomir avant de se mettre au volant de sa Porsche. Il ne parvint qu'à attraper une bouteille thermos sous le siège avant et il avala quelques gorgées d'eau. Elle n'était pas trop tiède. Ce n'était pas aussi efficace qu'une glacière mais ça lui suffisait. Son nom était écrit dessus. GREG. Chacun avait possédé un thermos à son nom. Il s'épongea le visage et la nuque. Le ciel était d'une profondeur sinistre. Il soupira. Anton le tenait tellement par les couilles que c'en était risible.

Il monta dans sa Porsche, s'arrêta chez le traiteur. Le saumon fumé était en rupture de stock.

Son appartement donnait sur le lac et il y avait une terrasse. Anton pouvait lui enlever tout ça en claquant des doigts. C'était une situation pénible. Il n'y avait pas pris garde, et maintenant il était coincé.

Il fuma un joint pour se calmer, pour se débarrasser de sa bile, avec la clim au maximum. Il alluma la télé, se versa une bière et finit par s'endormir devant l'écran. Plus tard, il s'éveilla en pleine nuit et tomba sur une adolescente qui parlait du climat, qui s'inquiétait pour la suite et voulait sécher l'école tous les vendredis. Le reportage datait d'une bonne dizaine d'années. Il regarda la jeune fille durant de longues minutes, complètement absorbé, puis il ferma les yeux.

Il aperçut Anton le lendemain en arrivant, qui faisait les cent pas au bord de sa piscine, le

téléphone collé à l'oreille. C'était une vraie caricature, parfois. Il n'y avait sans doute plus un seul brin d'herbe alentour qui ne soit transformé en paille, mais le gazon d'Anton demeurait d'un vert tendre, éclatant.

Ils échangèrent un signe. Greg n'était pas pressé de le voir. Il entra dans la maison et rejoignit sa sœur dans le salon. Sylvia observait Anton, derrière la baie, qui marchait toujours de long en large avec sa casquette enfoncée sur le crâne.

Il est contrarié tel que tu le vois, dit-elle.

Oui, moi aussi, mais je ne peux pas signer tout et n'importe quoi. Il s'agit quand même de santé publique, tu sais ce que c'est que la santé publique.

Greg, n'exagère pas.

Anton la tenait, elle aussi. D'une autre manière. Il ne servait plus à grand-chose désormais d'avoir une discussion sur ce sujet avec elle. Sylvia avait choisi son camp. Sylvia avait eu besoin d'un roc et Anton mesurait un mètre quatre-vingt-dix et pesait près de cent kilos. Greg ne pouvait pas trop en vouloir à sa sœur. Certaines femmes sont attirées par les grands singes.

Je me demande s'il ne fait pas aussi chaud que l'année dernière, déclara-t-il pour détourner la conversation.

Oui, vous allez cuire.

Je le leur ai dit. Ils veulent commencer après le coucher du soleil, mais ça ne sert à rien. Il faut s'attendre à transpirer un minimum à un concert de heavy metal, non, si tu te souviens. J'ai hésité à prendre des boules Quies.

En tout cas, tu ne les quittes pas des yeux.

Si ça ne va pas, je les attache.

Il tiqua lorsqu'elles descendirent de leurs chambres car elles étaient un peu court-vêtues pour ce genre de sortie et passablement maquillées mais il ne fit aucun commentaire. Il n'était pas chargé de leur éducation. Dieu merci. L'une et l'autre avaient du tempérament. La plus âgée, Aude, avait à peine vingt ans mais elle n'en faisait plus qu'à sa tête depuis un bon moment. Il était bien content de ne pas être son père. Et Anton, quelquefois, lorsqu'elle lui tapait vraiment sur les nerfs, renonçait à endosser ce rôle. Ce n'était pas sa fille, après tout, mais celle de Sylvia, et il s'en lavait les mains. Quant à Lucie, quatorze ans, qui n'était pas davantage la fille d'Anton, qui écrivait déjà au Président pour l'interpeller sur les néonicoïdes ou la pollution aux particules fines qui perdurait, Lucie qui se mêlait d'à peu près tout, elle ne manquait pas de caractère.

Il n'y avait probablement pas un seul homme dans toute la ville qui aurait souhaité être leur père. D'ailleurs, le leur avait filé.

Ils s'arrêtèrent en chemin pour manger quelque chose. Il ne voulait pas qu'elles arrivent au concert le ventre vide. Il gara sa voiture dans le coin réservé aux VIP – un terrain plat en contrebas où l'on plantait des pommes de terre autrefois, qui ne servait plus à rien, qui était gardé par un type et son chien – et entraîna les filles vers les loges en préfabriqué. Le soleil se couchait.

Anton était une vraie crapule, sans doute, mais il n'était pas idiot. Il s'occupait sans relâche de sa publicité et de celle de son laboratoire qui sponsorisait l'événement, peaufinant l'image du patron décontracté, pieds nus dans ses mocassins, entouré de chercheurs pointus, sans cravate, des allumés, des trentenaires avec des barbes de bûcherons, en tee-shirts, gominés. Ha ha. L'enfoiré.

Quoi qu'il en soit, les deux filles étaient aux anges. Il y avait beaucoup de monde et la chaleur de la journée ne parvenait pas à s'évaporer. Des silhouettes étaient juchées dans les arbres, d'autres circulaient sur l'herbe sèche, d'autres encore trépi-gnaient devant la scène pendant que le premier groupe attaquait une reprise de Sunn O))). L'organisateur, un type aux cheveux blancs avec une queue-de-cheval et des bagues à chaque doigt donna l'accolade à Greg et cligna de l'œil en direction des deux sœurs qui secouaient déjà la tête comme des damnées. Les types jouaient si fort que la forêt tremblait. Cela faisait du bien quelquefois. Elles

n'étaient pas ses filles, mais ses nièces néanmoins. Il ne disait pas le contraire.

Elles furent bientôt en nage. Il distribua des bouteilles d'eau, les invita à s'hydrater, à ne pas s'éloigner. Il se formait, à mesure que les groupes se succédaient, une brume de chaleur poisseuse en suspension au-dessus des têtes au point qu'un chanteur s'arrêta entre deux morceaux pour se mettre à poil. Ces pratiques du siècle dernier avaient encore quelques adeptes mais elles faisaient plutôt sourire aujourd'hui, certains se versaient encore du sang sur le crâne, se scarifiaient, fracassaient leur instrument contre les amplis, exercices auxquels se livraient déjà leurs pères quelques décennies plus tôt. Comme hanté, le gars agita son pénis devant celles et ceux qui se tenaient aux premiers rangs et il fit un tabac.

Plus tard dans la nuit, les invités se rassemblèrent sous un chapiteau festonné tandis que le public s'éparpillait dans la nuit noire. Le laboratoire avait envoyé deux cents invitations que l'on s'était arrachées. Aude jeta un regard de défi à son oncle en attrapant une coupe de champagne. Il ne broncha pas.

Il se demanda quel genre de type finirait par mettre la main sur elle, un de ces quatre. Ce serait intéressant à voir, à ne pas manquer.

On entendait des chiens hurler au loin, le ronflement de l'hélicoptère qui surveillait la zone et

braquait son projecteur sur les alentours comme s'il touillait une soupe.

Greg se mit à chercher Aude au moment de partir. Il ressentit une petite contraction au niveau de l'estomac.

Les premiers ennuis surgirent le mois suivant. Certains résultats d'analyses qu'Anton avait trafiqués, et dont Greg, pour finir, s'était porté garant, se mirent à éveiller les soupçons des autorités sanitaires. Les choses commençaient à sentir le brûlé.

J'en étais sûr, grimaça Greg, je t'ai dit que ça nous reviendrait dans la figure. Ne les prends pas pour des cons. Ils savent lire les chiffres. Ils vont vouloir tout revoir, tout repasser au peigne fin.

On a des avocats qui s'occupent de ça, répondit Anton. Mais on doit prendre certaines précautions. Je vais avoir besoin de toi pour trier quelques documents. C'est toi le scientifique. Nous pourrions faire ça ce week-end. Le plus tôt sera le mieux.

Greg secoua la tête. Anton, des types vont continuer de s'empoisonner avec ça. Par notre faute. On aurait dû faire interdire ce truc et on lui a ouvert les portes. Hein, qui peut croire ça. Un tel prodige. C'est grotesque, non.

Oui. D'une certaine manière. Bien sûr.

Et puis ce week-end, pour moi, c'est impossible. J'ai Lucie.

Greg, je ne plaisante pas. On doit faire vite. Mieux vaut prévenir que guérir, tu le sais, ça. Elle n'aura qu'à nous attendre dans la voiture, ça ne va pas la tuer. Greg, j'insiste. Écoute, disons ce soir, c'est encore mieux. Elle trouvera bien quelque chose à regarder en attendant.

Greg se demandait pourquoi il finissait toujours par lui céder. Peut-être parce que c'était plus simple. Peut-être parce que dans le fond il sentait qu'il n'était pas de taille, que le combat était perdu d'avance. Bien sûr Anton avait la carrure d'un rugbyman, mais ce n'était pas seulement ça. Pas plus que le fait qu'il était son patron et qu'il baisait sa sœur. Non. Tout à coup, toutes ses résistances s'effondraient et il finissait par hocher la tête. Une énigme absolue. Il gardait en mémoire, néanmoins, cette scène où il avait affronté Anton du regard et il se la repassait. L'exception confirmant la règle, sauvant quelques miettes de ce qui restait d'estime de soi.

Dès que la nuit fut tombée, ils retournèrent au labo. Le vigile avait le visage d'un gars qui semblait si fatigué que ses jambes flageolaient. Son chien dormait à ses pieds, comme toujours. En y repensant, Greg se demandait s'il avait jamais vu ce chien éveillé.

Ils montèrent à l'étage, traversèrent une enfilade de bureaux déserts. Ils s'enfermèrent dans celui d'Anton. La climatisation était excellente. Même

les plantes se régalaient, elles restaient d'un vert vif, étonnant, s'épanouissaient, tandis que derrière les baies, il n'y avait plus grand-chose, sinon dans les bruns, les ocres, plusieurs années sans une goutte d'eau et c'était cuit, les grosses pluies passaient trop vite, trop fort, ça ruisselait, ça n'avait pas le temps de pénétrer.

Anton empila des dossiers sur une table basse. En silence. Greg savait ce qu'il avait à faire. Ramasser les merdes qu'ils avaient semées, effacer les traces de leurs doigts sales. Il était pénible d'en dresser la liste. C'était le prix à payer pour son appartement, sa Porsche, son confort général – en fermant les yeux alors qu'il aurait fallu les ouvrir. Mais du moins s'était-il tenu la tête hors de l'eau, avait-il plus ou moins cessé de marcher sur le fil, s'était-il raccroché du côté le moins sombre.

Ils y passèrent un bon moment, les documents étaient nombreux, il fallait traquer le moindre indice, tout vérifier, revoir des chiffres, etc. Anton faisait fonctionner le broyeur. Parfois, ils échangeaient un regard qui en disait long. Il n'y avait pas de quoi être fier, bien sûr. Mais tous les labos faisaient ça, naturellement. À des degrés divers. Avec plus ou moins de protection. Ils ne se gênaient pas. La sous-évaluation des effets nocifs était tout un art.

Greg hocha la tête pour signifier qu'il avait compris, qu'Anton le lui avait suffisamment

répété. Il appela Lucie pour l'avertir qu'il en avait encore pour une bonne heure. La dernière opération à laquelle Anton s'était livré partait dans tous les sens, il y avait des cadres du labo dans le coup, des tas de documents à traiter, à synchroniser, de nombreuses pistes à assécher, de nombreux terrains à déminer d'urgence, d'ordinateurs à nettoyer.

Quand ils eurent fini leur Grand Nettoyage, Anton insista pour aller boire un dernier verre. Il était satisfait, il soufflait. Quand toutes les climats de la ville se mettaient en marche, le soir, quand les gens rentraient chez eux, lessivés par la chaleur, l'éreintement, les pannes d'électricité étaient monnaie courante. Plus de lumière, plus de machine à fabriquer des glaçons.

Anton était en train de lui expliquer une fois encore que les affaires avaient dû supporter le choc d'une nouvelle crise, une de plus, et que s'il n'avait pas réagi, s'il ne s'était pas arrangé avec les chiffres, le vaisseau dont il tenait la barre aurait sérieusement tangué. Il n'aurait plus manqué qu'on nous flanque un redressement, ajouta-t-il au moment où les plombs sautaient.

Une faible rumeur de protestation traversa mollement la salle. Des bougies apparurent comme par enchantement sur les tables. Des vraies et des fausses qui fonctionnaient avec des piles et dont les Chinois nous inondaient avec le sourire, comme ces petits ventilateurs de poche,

ces ombrelles télescopiques, ces sous-vêtements réfrigérants.

Anton se pencha pour lui serrer le bras, de manière affectueuse. Anton avait des mains puissantes et son geste amical recevait ordinairement en retour un sourire douloureux de la part de sa victime – sans parler de la marque de ses doigts, d'un rouge vif sur une peau laiteuse.

Je sais que c'est un peu dur à avaler, déclara Anton. Mais il y avait pire à l'horizon, crois-moi. Des clients perdus, des contrats annulés, les grimaces des banques. Je n'ai pas toujours le nez collé à un microscope, moi, ne le prends pas mal. Chacun doit être à sa place. J'ai choisi de sauver la maison, c'est vrai. Mais tous ces gens, toutes ces personnes qui bossent ici, j'ai protégé leur travail, j'ai protégé leurs vies, je peux les regarder jouer dans l'herbe avec leurs enfants. C'est une bagarre au couteau, ce n'est que ça, une manière de bagarre de rue. Et c'est moi qui m'y colle.

Greg se contenta de secouer la tête. Il attendit qu'Anton veuille bien lui lâcher le bras et il vida son verre. Un type, dans un coin, se mit à jouer du piano en sourdine. En général, les instruments n'appréciaient pas beaucoup les énormes et brutaux écarts de température et celui-ci commençait à montrer des signes de faiblesse – on l'avait placé dans les courants d'air de la porte, et avant cela abandonné sous une bâche durant les travaux,

copieusement arrosé à l'occasion d'un départ de feu dans les toilettes, utilisé comme échafaudage quand ils avaient repeint le plafond –, oui, sans doute manquait-il désormais d'un peu d'allure, ses notes n'étaient-elles plus si claires, mais au moins le son ne sortait pas d'un appareil, d'une boîte, d'un cercueil.

Le bar se tenait presque en face des bâtiments modernes qu'occupaient les laboratoires SveOda – ceux-là mêmes qu'Anton avait hérités de son père et qu'il se félicitait à l'instant d'avoir tirés d'une assez mauvaise passe. Greg se demandait si Anton croyait le faire pleurer. Il tourna la tête sur l'imposante façade de l'accueil plongée dans l'obscurité. Elle était vraiment noire, peu rassurante, on ne distinguait aucun détail. Combien de fois s'était-il contenté de fermer les yeux, combien de fois avait-il dû la boucler. Il n'y avait pas grand-chose au monde de plus facile à faire.

Anton le déposa en bas de chez lui. Au moment de se quitter, il se pencha vers Greg qui avait déjà mis un pied dehors et il le remercia pour son aide. On ne peut rien te refuser, répondit Greg.

Ils échangèrent un regard dont aucun mot ne pourrait rendre compte. Puis ils se souhaitèrent bonne nuit.

Lucie avait recyclé un flacon de lave-vitre en brumisateur et elle le gardait à la main. Elle

avait branché le lecteur sur une batterie et regardait cette fille qui avait écrit un livre – et qui avait pas mal grandi aujourd’hui. À l’époque, elle avait des nattes, déclara-t-il en saisissant un éventail. Mais je la reconnais. Avec une dizaine d’années de plus, mais on la reconnaît bien.

Il la laissa regarder la fin de l’interview et fila sous la douche, le cœur plein d’espoir. Depuis quelques jours, elle était désagréablement tiède. Il lui sembla pourtant qu’elle avait perdu deux ou trois degrés, ce qui n’était pas énorme, mais il s’en contenta, il avait l’impression que l’on respirait un peu mieux, et c’était encourageant.

Il passa en caleçon, les cheveux mouillés, derrière Lucie qui prenait des notes sur le générique, et il sortit sur la terrasse. Lucie portait encore des couches quand l’image de cette gamine avec ses nattes avait fait le tour des écrans de la planète. Ça semblait si loin aujourd’hui. La fille qui voulait sécher l’école pour sauver le monde. Et on ne lui avait pas élevé une statue, on ne l’avait même pas collée sur un timbre.

Et depuis quand tu t’intéresses à elle, demandait-il accoudé devant les eaux noires du lac qui miroitait en contrebas.

Je dois écrire un truc sur elle, sur la sortie de son bouquin. J’aimerais qu’elle me dise ce qu’elle pense du chemin parcouru ces dix dernières années. Je dois la rencontrer.

Il se tourna vers elle en souriant. Il la considéra un instant puis déclara en hochant la tête que c'était une bonne idée.

Lucie ne connaissait pas la demi-mesure. Elle bâchait son sujet comme s'il allait rester dans les annales alors que plus personne ne lisait le bulletin de son école. Mais elle s'en fichait, elle faisait ça pour elle. De temps en temps, elle fermait les yeux et elle s'enveloppait le visage d'un voile de vapeur luminescent.

Quand elle dormait chez lui, Greg lui laissait la chambre et prenait le canapé du salon. Il lui fichait la paix. Il comprenait. Les tensions entre Anton et Sylvia, le retour de sa sœur dans son fauteuil roulant, Greg imaginait l'ambiance et il tâchait d'être suffisamment présent pour elle. Ça ne remplaçait rien pour lui, mais un peu quand même. Certains soirs, ils allaient voir un film ou faisaient une partie de bowling. Le bruit des boules et des quilles qui valdinguaient n'était rien comparé au vacarme blanc auquel elle échappait.

Le fait est qu'Aude était devenue complètement folle et que, même sous tranquillisants, elle rendait la vie des autres impossible. On entendait parfois ses hurlements jusqu'au bout de la rue. Il n'y avait pas encore eu de plaintes, les voisins semblaient compatir au sort de cette pauvre fille clouée jusqu'à sa mort sur un fauteuil roulant et ils montraient le son. Désormais elle haïssait Dieu, le

monde entier, et elle en particulier. Ce corps sans vie, ce cadavre ambulante. À présent, Sylvia ne pleurait plus mais ses yeux restaient rouges en permanence. De son côté, Anton rentrait le plus tard possible, se levait tôt le matin. Greg voyait le topo. Aude s'en était prise à lui deux fois de suite, elle avait agrippé son bras avec rage, elle s'était mise à lui hurler dans les oreilles et, depuis, il écourtait ses visites, il passait en coup de vent, se tenait à distance de son fauteuil. Il n'était pas responsable de ce qui lui était arrivé. Elle n'était pas venue lui demander la permission de s'éloigner en dehors du périmètre. Aucune fille sensée n'aurait fait ça. Il y avait des règles élémentaires de sûreté à respecter. Surtout à la tombée de la nuit. Tout le monde savait ça.

Il s'installa sur un transat en attendant que Lucie libère la salle de bains. La chaleur devenait presque supportable si l'on ne bougeait pas. Mais il ne fallait pas se plaindre, l'année passée avait été pire. Des forêts entières avaient séché sur pied.

On entendait à peine le lac qui clapotait en contrebas comme de la boue. Elle sortit enroulée dans une serviette et lui fit un signe avant de disparaître dans la chambre. Il se demandait si elle comprenait bien ce qu'Anton et lui fabriquaient, ou si elle ne voulait pas voir qu'ils étaient le genre de salauds qui empoisonnaient le monde en toute conscience, le genre qui la révoltait, elle comme

la plupart des gens. Lorsqu'il y avait une manifestation avec des personnes qui gueulaient et des pancartes, ils fermaient les grilles du labo et les vigiles se repliaient à l'intérieur. Puis le beau-père et l'oncle se tournaient vers Lucie et ils prétendaient qu'il ne fallait pas faire d'amalgame, ils n'étaient pas les seuls laboratoires du pays, ils ne niaient pas qu'il en existait sans doute des malhonnêtes, des brebis galeuses, on voyait ça partout.

Ils n'étaient pas avares d'informations quand elle abordait incidemment le sujet. Aude s'en était toujours fichue, mais Lucie mettait son nez partout. Ils étaient prompts, néanmoins, à colmater les brèches tout en restant dans le flou, le non-dit, le vague. Enfin, pour la rassurer, ils la rassuraient. Sur tous les registres. Beaucoup s'y seraient laissé prendre car ils étaient d'assez bons acteurs, ils ne tardaient jamais à jurer la main sur le cœur, à protester de leur innocence avec des trémolos dans leurs voix de créatures blessées.

Elle ressortit de sa chambre en chemise de nuit et vint se planter devant lui. J'ai réfléchi, là, dit-elle, et je me suis dit pourquoi tu ne viendrais pas avec moi. Ça pourrait t'intéresser.

Il fit l'effort de se redresser, d'afficher un air aimable. Non, c'est gentil, tu sais, je connais tous ces discours par cœur. J'ai affaire à ces gens-là en permanence.